



DANS LE VENTRE DE L'USINE

Isabelle Larrivée ◀

Brutalement fauché par un cancer en février 2021, Joseph Ponthus aura été l'auteur d'un seul roman. Mais cette œuvre, *À la ligne : feuillets d'usine*¹, non seulement enrichit la tradition de la littérature ouvrière – et celle de l'autofiction – mais elle la rehausse avec un souffle romanesque inédit et un style audacieux.

Le roman se présente comme le témoignage d'un jeune intellectuel qui décide de tout quitter pour aller vivre en Bretagne avec la femme qu'il aime. Mais dans ce nouvel environnement et malgré ses diplômes, il ne parvient pas à se réinsérer professionnellement. Il doit donc s'inscrire à un centre d'emploi où il sera bientôt recruté dans le domaine de l'agroalimentaire.

MISÈRE OUVRIÈRE

Il aboutit d'abord dans une conserverie de poissons. Parmi les travailleurs entassés tels des «sardines», le narrateur décrit ses gestes comme il décortiquerait des «crevettes». Les noms de ces produits de la pêche évoquent métaphoriquement des situations familières liées au travail, mais le narrateur est parfois placé devant des espèces inconnues, des «chimères» monstrueuses aux yeux exorbités. L'ouvrier devient, comme le Gilliatt de Victor Hugo devant sa pieuvre, un travailleur de l'ombre à la fois fasciné et terrifié par ces êtres visqueux.

Il est ensuite muté dans un abattoir où il doit exécuter un travail exténuant, un corps à corps avec de lourds quartiers de bêtes. Veaux, vaches, cochons dépecés et suspendus à des crochets, qui doivent être disposés en fonction des sélections – et des caprices – des commerçants ou des bouchers. L'expression «force de travail» y prend tout son sens, compte tenu de l'exigence physique de la tâche. Le narrateur assiste aussi au débitage des parties inutiles qui deviennent méconnaissables, dégoulinantes et obsédantes:

«Pas une sieste pas une nuit sans ces mauvais rêves de carcasses
De bêtes mortes
Qui me tombent sur la gueule
Qui m'agressent
Atrocement»

La polysémie du titre doit ici être relevée: on y saisit tant l'allusion à la ligne à pêche qu'à la ligne de travail, ce tapis où défileront les produits de la mer, et qui impose sa cadence au travail comme à l'écriture:

«J'écris comme je travaille
À la chaîne
À la ligne»

L'œuvre se démarque par le recours à des procédés peu fréquents dans l'écriture romanesque: l'usage du vers libre et l'absence de ponctuation. Les retours à la ligne génèrent un étirement de la phrase, mais ils créent aussi une impression de répétition incessante, semblable au caractère itératif de la tâche ouvrière dont il est question dans ces «feuillets d'usine».

L'ENFERMEMENT ET SES PARADOXES

L'auteur souligne plusieurs phénomènes inhérents au milieu ouvrier. D'abord, il rappelle que nous ne sommes pas si éloignés du monde du travail tel que décrit par Zola ou par Marx au 19^e siècle. L'usine est un lieu auquel il espérait accéder pour gagner sa vie, mais qu'il souhaite désespérément quitter à la fin de la journée. Ainsi, l'emprise tentaculaire de l'usine sur sa vie fait en sorte que les jours de congé ne représentent plus que le temps de récupérer avant de retourner au travail:

«C'est le week-end
Je devrais reconstituer
ma force de travail
C'est-à-dire
Me reposer
Dormir
Vivre
Ailleurs qu'à l'usine
Mais elle me bouffe
Cette salope»

De la même façon, les pauses semblent permettre un repos dont l'unique fonction est de poursuivre l'exploitation quotidienne de l'ouvrier.

S'il va de soi que le travail rapporte un salaire, il y a paradoxalement un prix à payer pour gagner son pain. Le corps fourbu par les mouvements éreintants et répétitifs, les mains «calleuses et rêches» et surtout les rêves envahis d'images de sang et de bêtes que l'on déchiquette deviennent des dommages collatéraux. Pour se faire justice, le narrateur va donc, à son tour, s'adonner à quelques chapardages de langoustes et d'autres fruits de mer. Cette «réappropriation ouvrière», il refuse de la qualifier de «vol» puisqu'il la considère comme une manière de compenser ce que le travail lui prend.

